

Agencer/Créer

ENTRETIEN AVEC PIERRE YOVANOVITCH
ARCHITECTE D'INTÉRIEUR

Traduction en volumes, en textures et en objets de manières d'être, l'architecture d'intérieur selon Pierre Yovanovitch, fondateur de l'agence éponyme en 2001, possède sa raison d'être dans la singularité de chaque projet. Et si le terme *habiter* a la même racine que l'habit, son métier consiste également à rendre visible un goût. Il revient ici sur sa relation à l'art, à ses formes et aux artistes, dans les intérieurs qu'il a réalisés comme dans sa récente scénographie de l'exposition *La Résistance des Images*.



Tom Laurent | Comment menez-vous votre pratique, entre votre propre dessin et son agencement avec les réalisations de tiers, qu'ils soient artisans, designers ou artistes ?

Pierre Yovanovitch | Chaque projet est différent, car le premier échange se fait avec le commanditaire : nous nous efforçons de singulariser le plus possible son désir de beauté. Effectivement, notre mode de production d'un espace fait intervenir des artisans – ferronniers, verriers, menuisiers... –, des architectes et des artistes reconnus. Par exemple, pour des projets importants en cours, nous avons pu rencontrer Penone, Rondinone, ou encore Buren, qui travaille avec nous à la réalisation d'une verrière *in situ* chez un particulier. Échanger avec eux m'intéresse, car de la rêverie initiale sort finalement un espace concret. En effet, quand quelqu'un vient nous voir pour un projet, il n'y a encore que du rêve. Et, personnellement, je rejoins ceux pour qui je travaille dans la volonté d'affirmer leur goût. Travailler pour eux, à partir de leur lieu, de leur propre collection, y concourt. L'agencement est aussi une forme de création : il faut toujours inventer, selon l'esprit et le mode de vie d'un commanditaire. Au sein de l'agence, nous dessinons, spécifiquement pour chaque projet, des pièces de mobilier uniques qui viennent réinventer l'espace et se mêlent à des productions de designers ou d'artistes. Par exemple, lors de l'exposition pour *AD Intérieurs* en 2010, on trouvait une table de Robsjohn-Gibblings, issue d'une série de 100 exemplaires tous différents, dont nous avons réinterprété la forme dans une pièce en miroir au plafond, la reflétant. Il y a toujours une question de rapports entre les espaces, les œuvres et les pièces de mobilier.

Vue de l'exposition *AD Intérieurs 2010*, ARTCURIAL, Paris.

Au centre : T.H. Robsjohn Gibblings. *Table Mesa*.

1949, acajou blond.

Au fond : Stephan Balkenhol. 2010, sculpture en bois peint.

Courtesy galerie Thaddaeus Ropac, Paris.

TL | Un artiste peut-il vous inspirer un volume ?

PY | Oui, une œuvre peut me nourrir, ou le fait de recomposer les images de plusieurs artistes. Par exemple, je me retrouve dans le sens de la géométrie et la pureté des lignes d'Imi Knoebel, sans en faire la copie pour du mobilier. Son travail du vitrail a pu inspirer ma volonté de transformer par la lumière et ses reflets l'espace privé auquel travaille Daniel Buren. Pour le même projet, j'ai pu penser à faire intervenir Tadashi Kawamata pour un élément d'une chambre en regardant son travail sur les nids.

TL | Vous avez récemment réalisé l'architecture de la Patinoire Royale, à Bruxelles. Mais aussi la scénographie de son exposition inaugurale, *La Résistance des Images*, qui réunissait des œuvres d'artistes appartenant ou proches de la Figuration narrative. Comment avez-vous travaillé, avec la charge visuelle propre à ces images ?

PY | La commande initiale concernait la refonte de l'architecture de l'intérieur du lieu, une ancienne patinoire transformée en garage puis abandonnée, destinée à devenir une galerie à échelle muséale. Cette architecture, en schématisant, est composée d'une entrée, d'une grande cage d'escalier désaxée au sein du grand volume de la patinoire, emblématique du lieu. La scénographie de l'exposition est venue après la décision de son orientation vers la Figuration narrative et j'étais ravi de m'atteler à ce travail, qui permet le dialogue et suit les lignes de l'architecture, dont l'existence est pérenne. Jean-Jacques Aillagon, son commissaire, m'a transmis le corpus d'œuvres qu'il pensait montrer, et celui-ci s'est transformé au fur et à mesure, avec des retraits et des nouvelles pièces. J'ai donc imaginé un système de « boîtes », presque naïf, comme autant de petites maisons répondant à une organisation thématique, composant une forme de parcours narratif dans une ville, où une œuvre de Babou pouvait côtoyer celles de Rancillac ou Fromanger. L'accrochage est donc le fruit de nos échanges – entre l'expérience de Jean-Jacques Aillagon et mon propre regard. J'avais déjà pu l'expérimenter avec le galeriste Thaddaeus Ropac, qui m'est proche et vit littéralement avec ses œuvres : le fait d'en changer la disposition peut les transformer radicalement. L'intention scénographique possède une importance à part entière. Le recul, la question de la couleur, le registre des formes, leur dialogue : tout cela confère une autre dimension aux œuvres.

TL | Vous êtes vous-même collectionneur. Que cherchez-vous dans l'art, par rapport aux espaces que vous habitez ?

PY | Mon intérieur est le reflet de mon propre goût. J'arpente les foires et je suis proche de nombreux galeristes. Pour choisir une œuvre, je me laisse guider par mon propre sentiment, en essayant de trouver des artistes contemporains qui m'émeuvent avant tout, comme Claire Tabouret il y a cinq ans, Annette Barcelo dernièrement, ou le Polonais Wilhelm Sasnal. Pour transformer une petite chapelle chez moi dans le Sud, j'ai récemment fait appel à Camille Henrot, dont j'ai déjà acquis plusieurs dessins. Elle a appris la technique de la fresque à la Villa Médicis et les murs lui sont ouverts : j'espère qu'elle réalisera ce projet. En Provence, les fresques des maisons de Cocteau m'ont toujours intéressé et cette technique se perd alors qu'elle peut donner une grande poésie à un lieu. Pour moi, et même si j'ai pu m'essayer à des accrochages thématiques, les intérieurs n'ont pas de vocation muséale : ce sont des lieux de vie avant tout, aussi l'accrochage doit-il respecter la fonction de la pièce. ■



Vue de l'exposition *La Résistance des Images*, La Patinoire Royale, Bruxelles, 2015.

À VOIR

LA RÉSISTANCE DES IMAGES

La Patinoire Royale, Bruxelles. Jusqu'au 25 septembre 2015

SCÉNOGRAPHIE DE L'ESPACE DES ATELIERS CHARLES JOUFFRE – TAPISSIERS D'ART

SALON *RÉVÉLATIONS*, STAND PRESTIGE ET TRADITION

Grand Palais, Paris. Du 10 au 13 septembre 2015